

Le questionnant silencieux : Frédéric de Towarnicki

Errance et écriture ont été et sont toujours pour moi les deux voies de la rencontre avec les autres et de la connaissance de soi-même », écrit Jacques Lacarrière. Conteur né, promeneur infatigable, grand ami de Lawrence Durrell, les voyages et les livres ont jalonné sa vie au point d'en être indissociables : voyages en France avec *Chemin faisant*, en Grèce avec *L'Été grec*, en Égypte avec *Les hommes ivres de Dieu* et *Marie d'Égypte*, en pays islamique avec *Sourates*, et plus loin encore avec *Hérodote, voyages aux extrémités de la terre*. Cet « étonnant voyageur » sera ce mois au festival de Saint-Malo. Grand Prix de littérature de l'Académie française en 1991, il affirme que son premier maître fut le tilleul de son jardin.

Jacques Lacarrière, qui vient de publier *L'envol d'Icare* (éditions Seghers), a choisi ici, pour nous parler de lui, de flâner sur le chemin de l'alphabet. De A à Z, il a joué le jeu avec Frédéric de Towarnicki.

## A comme âge d'or et comme avenir

L'âge d'or est une invention du poète grec Hésiode qui vécut en Béotie au VII<sup>e</sup> siècle avant J.C. et qui trouvait déjà que la terre était invivable. Pourtant, on peut parier qu'en son temps les rivières de l'Hélicon ne contenaient pas encore de nitrates et que la couche d'ozone était toujours intacte au-dessus de l'Olympe ! C'est une impéritie — et même une impuissance — de l'esprit humain de croire que la connaissance est derrière soi et non devant soi. De croire que tout était mieux au début du monde et que l'histoire de l'homme n'est qu'une longue dégénérescence. Les preuves d'une évolution positive sont pourtant évidentes et irréfutables. L'homme de Neandertal ou celui du Paléolithique n'avait que peu à voir avec celui de l'Age d'or qui vivait, dit Hésiode, au milieu des dieux, ne connaissait ni la souffrance ni le travail et passait son temps au milieu des festins. Mais rien n'y fait et ce mythe continue d'avoir cours aujourd'hui sous d'autres noms : Éden, Tradition primordiale.

La raison ? C'est qu'il donne une image flatteuse de nous-mêmes, en faisant croire que nous avons — ou que nous avons — un statut privilégié dans l'univers. Mais c'est un mythe négatif et par certains côtés pernicieux puisque, pour se retrouver, il contraint l'homme à avancer en regardant derrière lui ! Dans cette perspective, l'avenir n'est pas seulement négligé, il est nié. Je sais bien que la notion d'Avenir avec un grand A est elle aussi un mythe qui a provoqué les pires désastres sur la terre, en tant que frère de l'Utopie. Mais c'est au moins un mythe ouvert, actif, un mythe en devenir sur lequel nous pouvons avoir prise alors que nous n'en avons aucune sur le passé. Nikos Kazantzaki voyait trois sortes d'écrivains (je cite de mémoire) : ceux qui regardent vers le passé, les archaïques, les romantiques : ceux qui regardent le présent — les descriptifs, les engagés et ceux qui regardent vers l'avenir — les visionnaires, les prophètes. Ces distinctions ont toujours un aspect arbitraire mais elles permettent néanmoins de matérialiser la direction d'une œuvre. Moi, je crains les visionnaires et les prophètes qui nous ont souvent préparé un avenir de cauchemars totalitaires. Je ne me sens pas non plus archaïque car je sais, comme me l'apprit Orphée, qu'il ne faut jamais regarder derrière soi. Reste le présent. C'est lui dont il faudrait faire un Age d'or !

## B comme bande dessinée et comme bouddhisme

Oui, bande dessinée, la risée, la terreur des intellectuels ! Elle a pourtant enchanté mon enfance et mon adolescence et je n'ai pas eu pour autant l'impression de grandir idiot. Peut-être les bandes dessinées d'avant-guerre étaient-elles plus poétiques et moins rudimentaires que celles d'aujourd'hui ? Je lisais surtout *Robinson*, un hebdomadaire fait aux États-Unis et traduit en français (je me souviens qu'il paraissait le vendredi, jour des cours de mathématiques au lycée, et que je le lisais en cachette tout au fond de la classe). C'est la science-fiction qui avait ma préférence avec Mandrake, Luc Bradefer, Guy l'Éclair et les romans d'anticipation d'Edgar Rice Burroughs, le créateur de Tarzan. Tous ces héros de l'espace et de l'aventure, ces chevaliers de l'avenir étaient pour moi dans la lignée de ceux que je découvrais au lycée : Achille, Lancelot ou Merlin. A cela près, c'est vrai, qu'ils ne parlaient pas comme les héros d'Homère ou de Chrétien de Troyes. J'ai d'ailleurs écrit tout cela dans un petit essai sur le monde moderne, *Ce bel aujourd'hui*, un livre qui a décontenancé beaucoup de mes lecteurs car j'y révèle un certain intérêt pour une certaine modernité.

Le bouddhisme ? Aucun rapport, certes, avec la modernité mais il en a avec notre présent : un centre bouddhiste tibétain, Kagyu-Ling, est installé depuis vingt ans près de chez moi en Bourgogne et j'y ai fait de fréquents séjours. C'est un retour à mes premières amours car la seule langue apprise après la guerre à l'École des Langues orientales ne fut pas le grec, mais l'hindi ! Je voulais partir en Inde, à cette époque. Je l'ai fait d'ailleurs en 1950. Je suis parti à pied vers l'Inde mais je n'ai jamais dépassé la Grèce. Calypso m'y retint longtemps ! Ce que j'apprécie dans le bouddhisme, c'est que pour nous conduire vers l'Éveil, il n'a besoin ni de Dieu ni du salut ni du péché originel. Tout cela est gaiement évacué ou plutôt ignoré. Le bouddhisme nous dit que nous sommes non des maudits mais des endormis. Un autre homme sommeille en nous qu'il faut mettre au monde, dont il faut accoucher en nous-même. Et ce, par la connaissance de soi, la méditation, le renforcement de notre conscience, bref par des efforts et par des voies qui font appel à la conscience et non à l'effusion comme dans le christianisme. Il dit : réveillez-vous ! et non : repentez-vous ! Nous n'avons à nous repentir de rien. L'invention du péché originel, comme celle de l'Age d'or, est la plus pernicieuse et la plus néfaste qui soit. Pour ma part, je ne l'ai jamais acceptée et le premier effort que devrait faire tout homme épris de spiritualité serait de liquider une fois pour toutes cet épouvantail sadomasochiste.

## C comme cheminement

Chemin, cheminement, ce sont des mots qui reviennent souvent dans mes livres et même dans certains de leurs titres. C'est que pour moi le sens, le symbole en sont clairs : cheminer, c'est inventer sa propre liberté sur la trace des autres, c'est créer en prenant ou en reprenant les voies tracées par d'autres car il n'existe plus sur terre de chemins vierges, si ce n'est peut-être en Amazonie. Mais écrire ne consiste pas pour moi à se tailler un chemin avec une machette dans la jungle des images et des symboles, mais à réinventer, se réapproprier ce que d'autres ont tracé, pensé, exprimé avant moi. En ce sens, je suis un écrivain traditionnel mais à condition de donner au mot tradition son vrai sens : ce qui vient d'ailleurs, vous traverse, vous nourrit mais que l'on nourrit à son tour d'un sang neuf. L'image du fleuve est en ce sens-là plus parlante. Le fleuve est le « cheminant » par excellence, le fluide, le coulant qui provient d'une source, d'un point très précis dans l'espace et le temps mais qui s'accroît de tous les apports successifs des terres et des paysages qu'il traverse. La source, c'est le moi, le parcours du fleuve, c'est le nous

et son estuaire où il se fond dans l'anonymat et dans l'infini de la mer, le tous et le tout. L'écrivain, du moins celui qui parvient véritablement à l'être, doit ou devrait être les trois : une source en tant qu'individu, un parcours ou un chemin par les expériences de sa vie, un estuaire parce que son œuvre rejoint tôt ou tard le public anonyme du futur. Nous sommes bien au cœur des chemins nourriciers.

## D comme désert et comme Durrell Lawrence

J'ai rencontré le désert très tard dans ma vie mais il a joué un grand rôle dans mes poèmes et mes écrits. Il est déjà présent dans *Les Hommes ivres de Dieu* (paru en 1960) où je décris le désert du Ouadi-Natroun en Égypte aux portes d'Alexandrie mais il revient surtout dans *Sourates* et dans *Marie d'Égypte* où il a une place beaucoup plus grande. Quand je dis désert, il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas du grand erg saharien que je ne connais pas mais de cette frange limitrophe des villes ou des villages où vécurent jadis les moines et les anachorètes du Proche-Orient et que fréquentent aujourd'hui les nomades. En Égypte comme dans le sud tunisien, que j'ai visité plusieurs fois, il s'agit d'un désert dur, minéral, stable, un désert comme un paysage pétrifié, quasi métallique comme l'a si bien décrit Lotiau cours de sa traversée du Sināï. C'est ce désert-là qui m'a toujours intéressé, le désert partiellement habité par les hommes. Je l'ai surtout décrit dans les trois hymnes qui lui sont consacrés dans *Sourates*. C'est un espace qui appelle à la fois au déplacement et à la méditation, un infini qu'il faut apprivoiser avant de s'y aventurer. La Forêt, avec ses arbres, ses branches et ses chemins inextricables vous oblige à vous replier sur vous-même. Le désert, lui, vous oblige à vous oublier, à vous dénuder. Dans la forêt, on se nymphose. Dans le désert, on se métamorphose. C'est bien pourquoi les ermites et les moines chrétiens qui y vivaient au IV<sup>e</sup> siècle y voyaient avant tout des anges, des démons, des tentations et des dragons : leurs peurs et leurs désirs intimes prenaient forme et vie devant eux.

Le désert que je connais le mieux, et qui m'a laissé l'impression la plus forte est celui du Ouadi-Natroun en Égypte, à une centaine de kilomètres au sud d'Alexandrie. J'y suis retourné récemment et j'y ai retrouvé cette impression d'absolue perfection de l'espace et de la lumière. Chaque désert a son espace, son infini et sa lumière, Et celui du Ouadi-Natroun, peut-être parce qu'il est fait de natron, de sel fossile — que les anciens Égyptiens utilisaient pour l'embaumement des momies — réverbère la lumière du soleil avec une telle intensité qu'on a l'impression de marcher sur une eau pétrifiée.

Ce désert, Lawrence Durrell le connaissait bien et nous en avons souvent parlé ensemble dans sa maison de Sommières, près de Nîmes. Elle avait une grande véranda où il passait le plus clair de son temps et c'est là qu'on se retrouvait pour parler de tout et de rien, et donc du désert, en sirotant verres sur verres de rosé du Gard. Je lui avais envoyé mon livre sur les Gnostiques lors de sa première parution en 1969 et il m'avait répondu par une lettre très amicale. Je suis allé le voir l'année suivante et nous nous sommes rencontrés pratiquement chaque année depuis lors. J'ai toujours apprécié sa simplicité, sa franchise, son humour et la distance naturelle, l'attitude sans affectation, qu'il avait avec son activité et avec son statut d'écrivain. Il ne se prenait pas pour un prophète, un maître à penser, encore moins un gourou. Et pourtant son œuvre restera, avec celle de Raymond Abellio, l'œuvre de quelqu'un qui a vraiment pensé son siècle. Au fond, c'était un vrai gnostique, égaré dans notre époque. Spécimen très rare aujourd'hui.

## E comme écriture et comme enchantement

Avec la lettre E, lorsqu'on est écrivain, difficile d'échapper au mot Écriture ! Et pourtant, le premier mot qui m'est venu tout de suite à l'esprit, c'est Épouvantail, J'ai toujours aimé les épouvantails, ces doubles de nous-mêmes faits de nos rebuts et de nos défroques, fantômes immobiles harcelés par les vents. On en voit de moins en moins dans les campagnes. Ils disparaissent, comme les gnostiques ! Mais puisque nous parlons de l'Écriture, disons une fois pour toutes qu'à la façon des bouddhistes zen, je me refuse à traiter gravement ce qui fait l'essentiel de ma vie. Depuis l'âge de 20 ans, je n'ai pas eu d'autres activités que l'écriture, à l'exception de quelques petits métiers pratiqués çà et là. C'est que l'écriture est tout le contraire d'un travail. C'est pour moi une activité aussi naturelle — mais pas aussi inconsciente — que la respiration. J'ai toujours aimé cette anecdote, à propos du poète Saint-Pol Roux qui mettait sur la porte de sa chambre, quand il allait dormir, un écriteau avec ces mots : « Le poète travaille ! » Ses rêves nourrissaient sa poésie, Ce ne sont pas uniquement les rêves qui nourrissent mon écriture mais la rencontre des rêves et du réel sur une page blanche. Le monde qui m'entoure existe mais ne me suffit pas. *Chemin faisant* et *L'Été grec* sont de véritables voyages au pays du réel mais la tâche de l'écriture est d'augmenter ou d'enrichir le monde plutôt que de le décrire. L'écrivain n'est jamais en dehors du monde. Bien au contraire, en écrivant, il s'y ajoute, comme disait Giono. Ajouter au monde, voilà le sens des mots et du langage. L'écriture doit être enchantement bien plus qu'engagement. L'engagement est une voie sans issue parce que le monde, l'histoire, la réalité collective seront toujours plus forts que la littérature. Celle-ci ne peut à aucun moment rivaliser avec le réel.

Le poète grec Elytis l'a dit magnifiquement un jour où (qu') on lui posait la question essentielle (une question que nous nous sommes tous posée après la guerre) : peut-on encore écrire après Auschwitz ? Il a répondu : « A l'époque d'Auschwitz et Buchenwald, Matisse peignait les plus pulpeuses, les plus crues, les plus ensorcelantes sortes de fleurs ou de fruits qui existèrent jamais. A croire que le miracle de la vie, sans mélange celui-là, avait trouvé le moyen de s'y incarner pour toujours. C'est pourquoi ces peintures parlent aujourd'hui encore mieux que les macabres récits d'horreur de l'époque. Tout un (coup) courant de la littérature a commis l'erreur de vouloir rivaliser avec les événements et de surenchérir dans l'horreur alors qu'il eût dû la contrebalancer. »

Je ne crois pas qu'on puisse donner plus claire définition de la littérature, encore qu'elle soit très vaste : contrebalancer les horreurs de notre temps. Voilà pourquoi j'ai choisi pour écrire la voie de l'enchantement et non de l'engagement : tenter de demeurer un enchanteur face à un monde désenchanté.

## F comme Femmes

Là, il va falloir résumer ou abréger car la réponse serait longue ! Je n'ai jamais parlé dans mes livres des femmes que j'ai connues, à l'exception de Sylvia, qui est ma seconde femme avec qui je vis depuis plus de vingt ans. Je l'ai fait dans un ouvrage partiellement autobiographique qui a pour titre *Chemins d'Écriture*. Pourquoi ce silence ? Par discrétion, pudeur et aussi parce que la teneur de mes livres ne s'y prêtait pas. Pourtant, les femmes ont joué un rôle primordial dans ma vie. À l'inverse d'Henry Miller, que j'apprécie beaucoup mais qui appartient à une autre école, je n'ai jamais aimé faire étalage de mes amours et de mes bonnes ou mauvaises fortunes. Bien que certaines de ces « fortunes » aient été vraiment

magnifiques, pour ne pas dire épiques. La première par exemple : j'ai été dépuclé à 19 ans par une belle enseignante à Orléans, en août 1944, au milieu du fracas des bombes américaines sur la ville. La révélation de l'amour et de la guerre dans la même nuit ! Aucune autre nuit d'amour ne ressembla plus jamais à celle-ci, évidemment ! Pour le reste, je dirai donc que les femmes ont nourri ma vie mais pas mon écriture. Initiatrices oui, pour quelques-unes d'entre elles. Inspiratrices, non.

## G comme gargouille et comme gourmandise

Le premier mot qui me vient avec un G, c'est gargouille qui est un des rares mots onomatopéiques de la langue française, je l'ai appris très jeune en regardant les gargouilles de la cathédrale d'Orléans, la ville où j'ai grandi, et il m'a ouvert les beautés et les mystères du langage. « Une grande gueule qui déglutit l'eau voilà ce que dit et ce que bruit le mot gargouille. Je lui ai d'ailleurs rendu hommage plus tard, à 22 ans, dans un de mes premiers textes d'écriture automatique (je venais de rencontrer (un) le groupe surréaliste) : *Les gargouilles puantes de l'ironie vomissent les souvenirs de leur voyage au pays des prophètes*. Je ne me souviens plus de la suite.

Quant à la gourmandise et la gastronomie, je mentionne : pour rester dans la lettre G, le passage d'une préface que j'ai écrite récemment pour une publication hors commerce sur les plaisirs de la table : « Un gastronome est un monsieur qui respecte et suit la règle des quatre G : *être gourmet – à la rigueur gourmand – sans être goinfre ni glouton*. Mais qu'est-ce alors qu'un gourmet ? C'est un gourmand affiné pratiquant une dégustation raffinée. Restons-en là pour la règle des G. »

## H comme hétérodoxe

Un hétérodoxe est, d'après le dictionnaire, quelqu'un qui s'éloigne des idées reçues. N'ayant fait que cela de toute ma vie, je suis donc un hétérodoxe. Je me suis furieusement éloigné des idées reçues dans mon enfance (« dans la vie on ne fait pas ce qu'on veut »), au catéchisme et à l'église (« la femme ne connaîtra qu'en mariage seulement »), au lycée (les mentions des livrets scolaires portaient souvent : élève intelligent mais trop personnel) et plus tard des idées reçues en l'âge adulte qui durent beaucoup plus longtemps et sont plus longues à liquider quand elles ont nom idéologies. S'éloigner des idées reçues et des idées admises est la condition première de toute création. Cet éloignement a en littérature le même effet que celui qu'en astrophysique on nomme effet *Doppler-Fizeau*, qui sert à mesurer l'éloignement constant des galaxies. Il faut s'éloigner des idées reçues si l'on veut découvrir un jour les idées cachées.

## I comme Icare

Le mythe d'Icare m'a toujours passionné et je viens de publier un petit essai intitulé *L'Envol d'Icare* suivi du *Traité des chutes*. Comme je l'ai écrit dans *Ce bel aujourd'hui*, j'ai passé une partie de mon enfance sur un terrain d'aviation, à Saran près d'Orléans, et j'ai découvert très tôt les mystères et les beautés du vol. Cela m'a marqué beaucoup plus que mes livres n'en portent témoignage. Le rêve icarien, c'est pour l'homme de ne pas se contenter de demeurer terrien, de chercher un autre élément, de changer de condition, de devenir oiseau. La navigation maritime a toujours été depuis les origines une activité commerciale et militaire. La

navigation aérienne au contraire (terme que l'on doit à Jean-Jacques Rousseau) est née d'un rêve impossible —ou qui restera longtemps impossible : celui de maîtriser, de supprimer la pesanteur.

## J comme jardin

J'ai passé toute mon enfance dans un jardin de l'Orléanais, un vrai jardin de conte de fée où poussait un tilleul qui fut mon premier refuge, mon premier lieu de rêverie. Perché dans ses branches, je rêvais à dix ans de la vie que j'ai précisément vécue : voyager, aimer, écrire des poèmes, incarner tous ses rêves. Ce jardin et cette enfance en ce jardin assurèrent à jamais ma vie (en donnant au verbe assurer son sens montagnard) contre la peur du lendemain ou le besoin de sécurité. Le tilleul me conseilla la vie nomade, le jardin m'enseigna l'errance. Mais pour que l'errance soit fertile, choisie et non imposée, il faut avoir eu une enfance heureuse, Comme le dit René Char : « S'il te faut repartir, prends appui contre une maison sèche. »

## K comme Krishnamurti

En philosophie, j'ai toujours recherché les points de vue hétérodoxes et les concepts libérateurs. Je les retrouve parfois chez certains philosophes contemporains comme Baudrillard, Deleuze, Serres, Lyotard ou Onfray et cela me ragailardit mais aucun d'eux, je dois le dire, ne m'a donné le même choc que la première lecture et la première rencontre avec l'œuvre de Krishnamurti. Celui-ci est en dehors de tout classement possible car en dépit de son nom et de son origine indienne, il ne propose à aucun moment une quelconque sagesse orientale. Sa critique des gourous et autres maîtres orientaux est souvent même impitoyable. Je crois qu'il est le seul penseur à avoir totalement intégré en lui l'Orient et l'Occident. Ce qui l'intéresse, ce ne sont pas les concepts mais la conscience, l'intensification, la densification de notre conscience. Il a tout refusé pour se donner à cette tâche : disciples, enseignement, consécration. Jusqu'au bout de sa vie, il est resté un homme libre et il est le seul en son genre à avoir précisé qu'après sa mort, nul ne pourrait parler en son nom. Il ne fut pas un philosophe, mais un éveilleur de conscience, un accoucheur de lucidité. Chez lui, aucun message ni aucun messianisme mais une pensée et une parole qui engendrent la liberté.

## L comme Lolebul et comme Loire

Je ne me sens pas l'âme romanesque et je n'ai écrit qu'un seul livre qui soit de pure fiction : *Le pays sous l'écorce*. Et je n'ai créé aucun personnage de fiction. Marie l'Égyptienne, dans mon roman *Marie d'Égypte*, est un personnage en partie historique. Je n'ai inventé qu'une seule fois de toutes pièces un personnage : au temps de mes amours surréalistes. C'était dans les années 47 - 48 et je me plongeais jour et nuit dans l'œuvre d'Henri Michaux. Il avait inventé un personnage, un certain Plume, qui faisait mes délices. Je décidai d'en inventer un, moi aussi, et je le nommais Lolebul. Hélas, il n'est rien resté de cette époque, les textes ont tous disparu et la seule chose dont je me souviens, c'est l'exergue du recueil définissant le personnage : « Peu habile à discerner le vrai du faux, Lolebul passa sa vie à tout confondre. »

Oui, j'ai choisi la Loire pour la lettre L car j'ai grandi à Orléans sur les bords de la Loire et, dès l'âge de 15 ans, je la parcourais en long et en large avec mes copains. La Loire a toujours été un fleuve dangereux car les bateaux-dragues qui y puisaient du sable laissaient dans le fond



de grands creux créant des tourbillons qui vous aspiraient. Mais j'ai passé des heures inoubliables au bord du fleuve, surtout pendant l'Occupation. La chasse étant évidemment interdite, les oiseaux sauvages pullulaient. Imaginez des centaines de hérons, aux portes de la ville ! On repérait sur le fleuve des îlots déserts, on s'y rendait en canoë et on y séjournait incognito des jours durant. Mon occupation préférée : me plonger dans l'eau jusqu'au cou, fermer à demi les yeux et voir soudain le fleuve et le ciel se confondre comme autant d'étincelles en folie, Je pense très souvent à la Loire car elle fut ma première maîtresse après l'enseignement du tilleul. Quand je pense que des technocrates affairistes veulent la juguler et la domestiquer, en faire un canal comme le Rhône ! Ils n'y sont pas encore entièrement parvenus et j'espère qu'on ne leur livrera pas le dernier vrai fleuve de ce pays !

## M comme Michaux Henri

J'ai subi beaucoup d'influences quant à mon écriture, surtout quand j'étais au lycée et par la suite après la guerre à la Maison des Lettres, ce foyer d'étudiants qui fut aussi foyer de poésie, rue Férou à Paris. Le poète qui, à cette époque, me marqua le plus fut Henri Michaux. Quel inventeur, je dirais même quel colporteur d'images, de voyages et de paysages ! Il a ajouté à ce monde une infinité de mondes parallèles parfois déconcertants ou franchement noirs mais inoubliables. Notamment dans le *Voyage en Grande Garabagne*. Pendant longtemps, il demeura pour moi guide secret et initiateur, Et puis, comme les grands maîtres chinois, il fut un créateur de proverbes, dictons, énigmes et aphorismes. Impossible de citer tous ceux dont j'ai conservé la mémoire et qui trottent toujours dans ma tête. Tenez, pour ne prendre que son tout premier recueil *Qui je fus* (dont je suis fier de posséder la première édition parue à la N.R.F. en 1927), je me souviens de : « Les tigres myopes ne font plus que de petits bonds » ou « Les gendarmes à cheval les plus fiers ne sont quand même jamais revenus rapportant le soleil captif » ou encore « Ne restez pas à jouer aux osselets avec la dépouille vertébrale de votre père./ Sait-on d'ailleurs jamais quand un homme est mort. » On ne lit pas assez Henri Michaux.

## N comme noctambule et comme noctiluque

D'abord une citation qui me revient en mémoire d'un vieux livre de Paul Morand, datant de 1930, *Champions du monde* : « Entre hommes de deux mille ans, on se comprend, nos yeux s'ouvrent avec le soir, fauves, noctiluques, chasseurs d'idées : notre domaine, la nuit. » Et plus près de nous, cette phrase de François Augiéras que j'avais remarquée en lisant *l'Apprenti sorcier* : « C'est l'homme de la nuit qui invente. Celui du matin n'est qu'un scribe. » Longtemps je me suis couché quand se levait l'aurore. Pendant les années d'après-guerre, je passais le plus clair de mes nuits — si je peux dire — à arpenter Paris de bout en bout, pieds nus. Telle était notre religion à l'époque : vivre à contre-courant et donc vivre la nuit, pieds nus pour mieux sentir la terre. Alors, on pouvait se promener à loisir dans Paris et ces promenades nocturnes avaient tout d'une plongée dans l'inconscient de la capitale. La ville devenait surréaliste, elle offrait sans cesse des rencontres aussi insolites que celle d'un boucher transportant un bœuf écorché sur son dos et d'un couple mondain sortant d'un bal masqué. Ces déambulations nocturnes durèrent plusieurs années, jusqu'au jour où je partis pour la Grèce. Et là, la lumière l'emporta sur la nuit.

Quant aux noctiluques, elles sont liées justement à mes bains de mer grecque pendant les nuits sans lune. La noctiluque est un protozoaire marin qui a l'aspect d'une sphère minuscule et phosphorescente. Les nuits sans lune, il suffit d'agiter les bras pour qu'elles se mettent à luire et que la mer devienne à son tour un ciel constellé d'étoiles.

## O comme onanisme

Contrairement aux rumeurs fâcheusement répandues jadis dans les sacristies et dans les presbytères, l'onanisme n'a jamais anémié ni abruti personne, sauf celles ou ceux qui l'étaient déjà sans lui. Précisons aussi que contrairement à une opinion fâcheusement répandue elle aussi dans les mêmes sacristies et les mêmes presbytères, le « crime » d'Onan n'a jamais été de se masturber mais de pratiquer le coïtus interruptus pour ne pas avoir de descendance. La réprobation de l'onanisme est assez proche de celle qui frappe encore l'homosexualité en beaucoup de pays : c'est un détournement de semence, contraire à la loi naturelle et/ou à la loi divine. Niaiserie, bien entendu, mais qui ont la vie dure, comme toutes les idées fausses. L'onanisme fait partie des droits élémentaires de l'adolescent et même de l'adulte et c'est avec cette conscience quasi civique que je l'ai toujours pratiqué, dans la parfaite sérénité du corps, du cœur et de l'esprit.

## P comme poésie et comme potiron

Il existe des centaines de définitions de la poésie mais il en est une qui a ma préférence sur toutes les autres, celle du poète grec Elytis qui, dans une lettre à un poète, lui dit : « Tu sais bien, toi aussi, que la poésie est née pour corriger les erreurs de Dieu. »

Quant au potiron, il fut le légume emblématique de mon enfance. Notre voisin en cultivait tant et plus et ma mère en faisait des soupes délicieuses. Je dois au potiron la découverte des premières vraies saveurs. En d'autres termes, ma madeleine, c'est le potiron. Il a d'ailleurs ses lettres de noblesse. Henri David Thoreau n'écrit-il pas dans *Walden ou La vie dans les bois* : « J'aimerais mieux être assis sur un potiron et m'y trouver seul que sur un coussin de velours, écrasé au milieu de beaucoup d'autres gens. »

## Q comme quartz

Rien à tirer de la lettre Q si ce n'est quartz. J'ai écrit jadis à propos du quartz : « État d'extase de la silice / Quand la lumière en elle s'immisce. »

## R comme réincarnation

Réincarnation et Résurrection sont les deux mamelles des théologies chrétiennes et orientales. Mais quel lait distribuent-elles au juste ? Toutes deux essaient de répondre à la question cruciale de la permanence ou de l'impermanence de l'être et de la survie de l'entité spirituelle : l'une en proposant une série de renaissances en des corps nouveaux, l'autre en proposant une réincarnation définitive en son propre corps. Mais, comme le dit si bien Krishnamurti, l'entité spirituelle qui habite tout être humain ne peut être qu'extérieure à lui. Si elle est extérieure, elle est fatalement hors du temps et, dans ce cas, hors de toute évolution possible, Elle ne peut donc pas revenir mais continuer à être. Mais que veut dire continuer ? Continuer, c'est le contraire de renaître ou se renouveler, Une entité qui continue hors du temps ne peut par définition se renouveler et donc, se réincarner. Il n'y a de renouvellement possible que s'il y a fin, extinction, mort de quelque chose. Là où il y a fin, il peut y avoir nouvelle



naissance. Mais là où il y a continuité, il n'y a aucune création ou renaissance possible, Autrement dit, pour Krishnamurti, la réincarnation est une utopie et même une absurdité.

À part cela, nul encore n'a véritablement répondu à la question : un papillon peut-il se souvenir d'avoir été une chenille ?

## S comme Sacy

Sacy est le nom du village bourguignon où j'habite depuis maintenant plus de vingt ans et où j'occupe la maison de mon grand-oncle qui était artisan menuisier, Contrairement à ce que croient les citadins, habiter un village ne consiste pas à se retirer à la campagne, selon l'expression consacrée. Sacy a 140 habitants et dans la partie où je demeure, entouré de quatre veuves vigilantes, aucun de mes gestes, aucune de mes allées et venues n'échappent à leur regard. S'il me venait l'idée stupide de me retirer quelque part, je choisirais un grand ensemble de banlieue. Je serai sûr d'y mourir incognito, Non, on ne se retire pas dans un village comme Sacy, bien au contraire on s'y engage. On y apprend le métier de voisin, métier délicat, difficile, sur lequel il n'existe d'ailleurs aucun manuel d'apprentissage, Donc, j'habite Sacy mais j'habite avant tout la Terre. Seule condition envisageable : être un villageois planétaire.

## T comme traduction

Traduire n'est pas trahir mais transposer pour mieux transmettre. La traduction a toujours été pour moi une seconde nature, une activité qui n'eut jamais rien de mineur et qui me permit d'apprendre ou réapprendre ma propre langue. J'ai parlé de tout cela dans *L'Été grec*, à propos de la traduction littéraire. Toute traduction est interprétation, au sens musical du terme, sur le clavier d'une autre langue, d'une partition unique qui est l'original. Contrairement à ce qu'affirment certains linguistes qui connaissent peut-être la linguistique mais sûrement pas la langue, il n'existe pas pour un texte de traduction unique mais au contraire une multitude de traductions possibles. Par ailleurs, lorsqu'on traduit un auteur, on ne traduit pas du grec, de l'anglais, du russe en général mais le grec, l'anglais, le russe de cet auteur. Chaque écrivain utilise un registre précis de sa propre langue et le traducteur, lui aussi, a son propre registre. Aucune traduction, donc, ne peut être définitive car elle porte toujours trace de la langue du traducteur et de celle de son temps. C'est pourquoi on peut recommencer indéfiniment les traductions et ce renouvellement nécessaire est leur vraie richesse.

## U comme ubac

Il est des mots qui sont pour moi de purs phonèmes indépendamment de leur sens : acanthe, amarante, aster, atoll, pour rester dans la lettre A. Avec U, il n'y a qu'ubac. Ni uropyge (nom savant du croupion des oiseaux) ni uranyle (terme chimique) ni ustilagine (ordre de champignons basidiomycète) ne m'inspirent vraiment. D'ailleurs, je les ai trouvés dans le dictionnaire mais jamais rencontrés dans ma vie. Avec ubac, par contre, se lève tout un cortège d'images et de sons ; l'écho d'un cri d'enfant dans une grotte profonde, un urubu planant dans le soir tropical le long d'une falaise sombre. Ubac est, plus modestement, le versant d'une colline ou d'une montagne qui ne voit jamais le soleil. Sa face d'ombre. Sa face sombre, celle qui retient le temps et la nuit. Il y a quelques années, dans un recueil intitulé *A la tombée du bleu* j'ai écrit un poème qui s'appelle *L'ubac de la mémoire*.

## V comme vin

Il faut bien, quand on est bourguignon, en arriver là tôt ou tard, au mot vin. Je peux dire que j'ai grandi en grande partie avec le vin et que je l'ai toujours ressenti comme un compagnon souriant, Je dis bien souriant, non ricanant comme les figures de Silènes ivres. En fait, ce n'est pas exactement la vérité qu'on trouve dans le vin, comme le veut le dicton *in vino veritas* mais les visiteurs du moi et du soi, qui se cachent ou que l'on refoule aux frontières de la conscience, destinées à contrôler l'immigration de nos fantasmes. Tel le sang répandu par Ulysse pour évoquer les morts et qui attire vers lui les âmes comme des papillons en foule, le vin libère de leur royaume létal la foule de nos résidents clandestins. Il est bien le Libérateur par excellence et c'est d'ailleurs ainsi qu'on surnommait jadis Dionysos, le dieu du vin. Boire est bien plus qu'un art : c'est une initiation. Le vin est par nature généreux et l'important est de savoir quoi faire de ce qu'il vous donne : boire sans retenue et se voir diminué ou boire avec sagacité et se multiplier.

## W comme Witkiewicz

Les choses ne sont guère faciles avec le W. Par chance, j'ai traduit il y a vingt ans, avec l'aide d'une amie, un auteur de théâtre polonais du nom de Stanislas Ignacy Witkiewicz. Travail passionnant ! La pièce s'intitulait *Les Cordonniers* et portait en sous-titre : *Pièce scientifique en trois actes avec des chansonnettes*. Œuvre ubuesque, loufoque en apparence mais pleine d'éclairs géniaux et de prémonition quant à la situation de la Pologne (elle fut écrite en 1935). J'ai connu une brève période polonaise dans ma vie, dans les années 60, et je suis allé en Pologne à deux reprises. J'en ai rapporté un goût certain et prononcé pour la vodka dite *Zubrovka*, parfumée avec de l'herbe à bison.

## X

Je ne dirai rien sur cette lettre car elle m'évoque trop l'algèbre et Polytechnique.

## Y comme Yunus Emrè

Yunus Emrè : poète, moine errant, et mystique soufi du XIII<sup>e</sup> siècle qui vécut en Anatolie et laissa des centaines de chants d'amour mystique composés en turc. La rencontre de ces chants — dont il n'existe malheureusement que peu de traductions — et aussi celle des paysages où il vécut, ces paysages d'Anatolie faits d'immensité nue et de poussière, a été pour moi l'une des belles et des plus fortes de ces dernières années. Quelle merveille de découvrir, presque à l'improviste, un tel trésor caché ! Je ne trouve aucun équivalent à Yunus Emrè chez les mystiques occidentaux, à part les cantiques dits de *La nuit obscure de l'âme* de saint Jean de la Croix.

## Z

Faut-il vraiment conclure avec cette lettre plutôt simpliste, faut-il conclure avec zèbre, zen et zinnias ? Non. Puisque je suis aussi grécophone (ou hellénophone), je préfère conclure avec la dernière lettre de l'alphabet grec, qui a une tout autre allure ; avec Oméga. La lettre Z reproduit le tracé de l'éclair dans le ciel, La lettre Oméga reproduit, elle, le ciel tout entier avec ce grand O, cette bouche béante et lumineuse qui contient et unit l'espace, le temps, le mouvement et l'immobile. Le Tout en somme. C'est tout de même autre chose qu'un simple éclair zébrant le ciel !